Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 17 (1879)
Heft: 49

Artikel: Un dîner de jeunes gens
Autor: Karr, Alphonse
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-185422

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

de moyens plus ou moins légitimes mis en œuvre aux dépens de la paix et de l'union qui doit régner entre les citoyens !

M. l'architecte, vous n'y avez pas suffisamment réfléchi. L. M.

Sous le titre : *Un dîner de jeunes gens*, le *Figaro* publie ce charmant morceau d'Alphonse Karr :

La jeunesse d'aujourd'hui a ceci de particulier, qu'elle n'est pas jeune. — Il ne suffit pas, pour être jeune, de n'avoir dépensé que les vingt-cinq premières années du temps qu'il nous est donné de passer sur la terre. — Voici ce qui m'est arrivé : l'autre jour, je menais dîner au cabaret quelques amis de province que j'ai en ce moment à Paris. Mes convives se composaient d'un homme et de deux femmes jolies, spirituelles, très bien élevées, et pour lesquelles j'ai autant de respect que d'amitié. — Nous arrivâmes un peu tard ; un seul cabinet restait vacant. — Il n'était séparé que par une cloison très mince d'un salon où dînaient quatre ou cinq personnes, dont on entendait facilement la conversation. Aux timbres des voix, je reconnus des hommes, et de jeunes hommes de vingt-cinq à trente ans au plus — et il me passa un frisson par l'esprit pendant que nous mangions le potage.

« Voilà, me disais-je, des jeunes gens qui dînent dans un salon particulier, c'est-à-dire qu'ils veulent être entre eux et ne pas se gêner. » Je me rappelle comment se passaient ces dîners, lorsque deux ou trois anciens camarades et moi, nous avions vingt-cinq ans, et les bonnes folies qui s'y racontaient. — A coup sûr, il va chez nos voisins être question de femmes et d'amour, et rien ne prouve que la conversation soit suffisamment chaste pour les oreilles des personnes que j'accompagne. Je regrette de ne pas avoir demandé asile ailleurs. — Je parlai à haute voix, en émaillant mes phrases de mots tels que ceux-ci : « *Mesdames*, aurais-je l'honneur de... mon cher ami, *votre femme* ne mange pas, etc., etc. »

J'espérais édifier nos voisins sur nous et leur faire comprendre qu'ils avaient auprès d'eux des femmes comme il faut qui pouvaient les entendre ; mais ils parlaient si haut eux-mêmes, et si bien tous à la fois, que je ne pus admettre l'illusion qu'ils faisaient la moindre attention à mes discours à la cantonade ou que même ils pussent les entendre. Je dus donc garder mon anxiété, en prêtant l'oreille à ce que pouvaient dire mes voisins, me préparer à parler moi-même de façon à détourner l'attention de mes convives si je surprenais le commencement de quelque conversation scabreuse. Voici ce que j'entendis de plus remarquable.— Des quatre convives dont je distinguais les voix, deux parlaient beaucoup, un parlait toujours, et le quatrième ne disait qu'un mot de temps à autre.

« En fait de poisson, on dit qu'il y a des merlans, dit le grand parleur avec un accent méridional prononcé ; le garçon assure qu'ils sont excellents.

Ecoutez-moi bien, dit-il au maître d'hôtel : Vous allez prendre un merlan œuvé, une femelle, — la chair en est plus délicate, — Vous enlèverez les œufs, et vous les remplacerez par la laite d'un maquereau mâle. Faites bien exactement ce que je vous dis, je le reconnaîtrai à la première bouchée. »

Et il s'engagea une conversation entre le Marseillais et le maître d'hôtel, où le premier développa les connaissances culinaires les plus étendues. — Les trois autres convives, du reste, l'interrompaient quelquefois par des observations qui prouvaient qu'ils étaient dignes de manger avec lui.

On discuta sur les vins, on les recommanda au sommelier avec une grande sollicitude. — Hier, le bordeaux était froid, et aujourd'hui il était trop chaud. — Une bouteille de pommard... de la réserve, etc.

Je fus assez rassuré, — et je pensai : Quand nous avions vingt-cinq ans, nous autres, la gourmandise, et surtout la science de la gourmandise, n'appartenaient qu'à des vieillards ; ce n'était du moins jamais avant cinquante ans qu'on avait assez perdu pour avoir acquis quelques connaissances en ce genre.

Un second orateur prit la parole. — On buvait le pommard de la réserve. — On discuta le pommard. — On parla de divers crus. — On cita les meilleures caves de Paris. — On mit sur le tapis l'appréciation de quelques fortunes. — On commençait à s'animer. — On parlait au moins trois à la fois. — Mais un bruit connu vint frapper mes oreilles, et me rendit mon inquiétude ; on débouchait des bouteilles de vin de Champagne. « Voici, pensai-je, le moment dangereux ; — les âmes vont s'épancher ; — les confidences sortent de la tête d'un homme qui boit du vin de Champagne, comme l'air sort en globules d'une bouteille qu'on remplit. » Je remuai bruyamment les assiettes et les couteaux. — En effet, au bout de quelques instants, et après le troisième bouchon que j'entendis sauter, il y avait une grande effervescence. — On parlait haut. — On parlait tous les quatre ; et voici ce que j'entendis :

— Je voulais garder mes Crédits Fonciers. — J'ai eu tort de vendre si vite.

— Comment ont fermé les Montereau à Troyes ?

— 230 75.

— Et Strasbourg ?

— Strasbourg, 250 fr. payés. — Jouissance décembre, 570.

— Quatre-Canaux, 1000. — Jouissance octobre 1852, 1195.

— Dijon à Besançon, — jouissance d'octobre, — action de 500 fr., 225 fr. payés, 515 fr.

— Strasbourg à Bâle, — action réduite, — jouissance janvier, 340.

— La Compagnie anonyme du lin Maberly a fermé à 815 fr.

Nous prenions le café ; nous ne tardâmes pas à partir. Il n'avait pas été prononcé par nos quatre

jeunes voisins un seul mot ayant rpport n auxi femmes, ni à l'amour.

Et je m'en allai en me disant : « Que seront ces hommes-là à cinquante ans? — Quand on n'a pas un peu trop dans la jeunesse, on court grand risque de n'avoir pas assez dans l'âge mûr. — Le jeune homme trop sage sera un vieillard bien sec et bien dur. »

« *Amo in adolescente quod resecari possit*, — dit un ancien. — J'aime une jeunesse luxuriante où il y ait à émonder. »

Bambioulès.

Onna fenna qu'avâi on hommo gaillâ soulon, étâi z'ua onna né lo rappertsi pè lo cabaret et dè bio savâi que lo gaillâ n'étâi pas tant conteint et que mormottâvè ein s'ein alleint découtè son majo.

— Qu'avâ-tou fauta dè mè veni queri, tsancra dè bedouma, se fasâi à sa fenna, que cein ne fâ rein que dè no mettrè pè la leinga dâi dzein!

— Coumeint, bedouma! se repond la jaqueline; demeindze, te ne t'és reduit què delon; d'avant-hiai te n'és reintrâ què hiai; et sta né te ne sariâ revenu què déman se n'iro pas vegnâ tè vouâiti.

— Te m'eimbéte!

* * *

On hommo destrâ pourro avâi 'na beinda d'einfants. On dzo que n'avâi quasu rein à lâo bailli à medzi, lâo fe : « Baillo on crutz à ti clliâo qu'âodront sè cutsi sein soupa. »

Ma fâi coumeint l'étâi la fâire lo leindéman, on crutz étâi 'na boune affére, et l'alliront ti sè mettrè sur la pailliésse avoué lo crutz ein guise dè soupa. — Mâ lo leindéman matin, lo pére qu'avâi fauta dè cé ardzeint lâo fâ : Ora n'est pas question, clliâo que volliont dédjonnâ dussont payi on crutz, et lè pourro z'infants qu'aviont lo casaquin vouâisu, ont dû aboulâ la mounia, que cein a dû férè mau âo vîlho, kâ vo sédè : Bailli et rebailli fâ mau âo veintro.

Onna fenna que ne vâo pas que sâi de d'étrè trâo vîlhie.

On vîlho cocardier dè 60 ans avâi mariâ 'na djeina gaupa, que cein fasâi on pâ mau assorti. Portant d'à premî, l'allâvè prâo bin, mâ ein après, ne sé pas se la gaupa trovâvè se n'hommo trâo vîlho, mâ tantià que stusse étâi dzalâo qu'on diablo et que commeinçà à bailli dâi dédzallâïès à sa pernetta, que porta pliente âo dzudzo dé pé.

Quand l'est que sont z'u po paraitrè, la climène pliorâvè coumeint on vé et catsivè sa frimousse dein son motchâo dè catsetta, que cein fasâi mau bin dè la vairè.

— N'âi-vo pas vergogne, se fe lo dzudzo âo vîlho renitant dè dinsè traitâ 'na pourra djeinna fenna dè 25 ans?

— Pas onco, monsu lo dzudzo, se fe la gaillarda ein sè léveint, y'ein é pî z'u 24 à la St-Metsi.

Et le sè rachitè po sè remettrè à remâofâ dein son motchâo.

Nous empruntons à un voyage intéressant de *Marseille à Sanghaï et Yedo*, qui vient de paraître à Paris, un tableau pittoresque de la façon dont les Chinois entendent l'habillement :

Le Chinois ne sait supporter ni le froid, ni la chaleur. Prenez-le au mois de juillet, il est tout nu. Quand viennent les premières fraîcheurs, il met un vêtement. Quinze jours après, il en ajoute un autre, et ainsi de suite; si bien qu'au mois de janvier il se trouve matelassé à l'épreuve de la balle.

Arrivé au printemps, il ôte la robe de dessus; mais son logis (s'il en a un) est très restreint. Il a besoin de quelques *sapèques* (la menue monnaie du pays). Or, il y a un mont-de-piété, installé dans une tour carrée bâtie en pierre et en briques, c'est-à-dire à l'abri de l'incendie. Le Chinois y porte son habit et en rapporte de quoi manger. Il fait de même la semaine suivante pour le second habit, et ainsi de suite, à mesure que la chaleur augmente, jusqu'à ce qu'il se trouve à l'état de nature. Alors il tâche de regagner des sapèques pour se revêtir à l'automne, et pour recommencer le même manége.

Cueillons encore cet autre renseignement hygiénique sur le baccalauréat chinois :

Cette épreuve qui fonctionne chez nous deux ou trois fois chaque année n'a lieu chez les Chinois que tous les trois ans. Elle se passe dans le *palais des examens*, une des curiosités de Canton. C'est là que se réunissent, à l'époque indiquée, les jeunes Chinois qui concourent pour le grade de bachelier et leurs examinateurs. Il y a 7500 cellules de 2 mètres de long sur 1 mètre de large, qui sont établies à droite et à gauche d'une large chaussée, le long de laquelle circule incessamment un surveillant. Les candidats, soigneusement fouillés, sont enfermés dans leur cellule avec des vivres pour trois jours. Ils ont, pour tout mobilier, une planche pour s'asseoir, et une autre pour écrire ou pour manger.

Bien que le séjour n'y soit pas très prolongé, le confinement, la chaleur, la tension d'esprit font que, lorsqu'au bout des trois jours les officiers préposés à cette fonction viennent recueillir les compositions écrites, ils trouvent toujours morts quelques-uns des candidats. On enfonce alors leur corps dans un trou pratiqué dans la muraille jusqu'à ce que des amis viennent l'enlever. Car en Chine, on peut n'avoir pas d'amis pour vous empêcher de mourir de faim, mais il s'en trouve toujours pour vous enterrer.

Un revenant en bouteille.

La femme d'un vieux paysan de Bulle, nommé Pithou, étant venue à mourir, après avoir tourmenté son mari durant tout le temps du mariage, celui-ci la fit enterrer de son mieux. Il était à peine couché, le soir même des funérailles, qu'il entendit tout à coup dans le grenier, au-dessus de sa tête, un roulement interrompu de temps en temps par un bruit sourd et des cris aigus. Croyant que c'était l'âme de sa femme qui revenait pour lui demander des prières, il se mit à trembler de tous ses membres, et enfonça sa tête sous la couverture, mais chaque fois qui la découvrait, il entendait de nouveau le bruit. Il passa la nuit dans des angoisses inexprimables, récitant des *De Profundis*, et recommandant son âme à Dieu, à la bonne Vierge et à tous les Saints.

Le jour ne fut pas plus tôt arrivé que le bruit cessa, Pithou courut chez ses voisins, et leur raconta son effrayante histoire. Tous furent d'avis que c'était l'âme de la défunte qui revenait pour demander des prières, dont elle devait avoir grand besoin, ajoutèrent-ils mentalement.

L'un de ses voisins lui conseilla de mettre au pied du lit une feuille de papier blanc, une plume et un écritoire, afin que l'âme en peine pût écrire ce qu'elle voulait qu'on fît